



[NOUS]

FEMMES DES QUARTIERS

ÉPINAY-SUR-SEINE (93)



ateliers
henry dougier

ÉDITO

PAR ANNE DHOQUOIS



Épinay-sur-Seine

Quand nous avons lancé notre collection de journaux en 2015 aux ateliers henry dougier, notre cible était les jeunes des quartiers. C'est en effet à eux que nous avons pensé en priorité, tant leur image est stigmatisée, et leur parole peu audible. Dans la plupart des cas (nous avons à ce jour publié dix opus « Nous, jeunes des quartiers »), ils se sont prêtés au jeu de la rédaction avec envie, soucieux de partager leur quotidien et leurs problématiques. Pour faire bouger les lignes...

Et puis, en 2020, lors d'une rencontre organisée par Plaine Commune avec les chargé-e-s de mission « politique de la ville », une idée a émergé : donner cette même opportunité aux femmes des quartiers. Il se trouve que quelques mois plus tôt j'avais croisé la route de l'association Forma Web – qui forme tous les publics à l'utilisation d'un ordinateur, à la bureautique, à la création d'un site web, etc. –, située à Épinay-sur-Seine. Sa coordinatrice, Sonia Joly, m'avait parlé d'un groupe de femmes très actives dans le quartier des Presles, avec lesquelles un projet de site web avait été évoqué. Je devais les aider dans la rédaction des articles. Le covid en a décidé autrement. Qu'à cela ne tienne, nous ferions un journal ! Nous avons commencé à y travailler en septembre 2021. Autour de la table, elles sont six. Certaines se connaissent, d'autres pas. Chacune prend la parole pour évoquer les thèmes sur lesquels elles ont envie d'écrire. L'une d'entre elles est réticente (« Je n'ai pas d'idée »), d'autres sûres de leur choix. D'autres encore tâtonnent. On y parle beaucoup d'enfants, d'éducation. Mais pas seulement. L'ambiance est gaie, décontractée, sucrée. On se quitte avec une ébauche de sommaire.

Quelques jours plus tard, je commence à recevoir les premiers textes. Deux sont presque finalisés, d'autres nécessitent encore un peu de travail... Mais tous sont

touchants et justes, écrits avec les tripes. On est dans le partage des expériences, des émotions, des passions. On est pile là où nous voulions être en imaginant ce concept de collection.

Il n'aura fallu que quatre séances pour finaliser le journal, dont une réservée à l'iconographie. D'autres femmes du quartier se sont greffées au projet, apportant leur part de dynamisme et de savoir-faire (merci Moune pour tes belles illustrations !). Nos rencontres furent à chaque fois de purs moments de plaisir, à la fois studieuses et joyeuses, conviviales et profondes. Car les textes ont révélé des blessures et des colères, mais aussi de petites victoires face à l'adversité, et de grands enthousiasmes.

Je tiens à les remercier toutes pour la qualité de leur travail, dont elles peuvent être fières, et leur confiance. Un beau collectif est né, j'espère que d'autres projets émergeront en son sein. J'espère aussi que d'autres « Nous, femmes des quartiers » verront le jour. Parce qu'elles le valent bien !



« Ce portrait illustre la diversité culturelle de notre ville, qui représente une richesse. C'est aussi un hommage au rôle que jouent les femmes dans cet environnement multiculturel. »

Un collage réalisé par Joëlle D.



MA FILLE, MON COMBAT

PAR SABAH MAIMOUNA



Je suis maman de quatre adorables enfants, dont mon rayon de soleil, la troisième de la fratrie. Ma fille est née un joli jour d'été en 2011. Elle évolue « normalement » jusqu'à ses deux ans et demi. C'est là que je comprends que quelque chose ne va pas. Chaque enfant avance selon son rythme, mais son décalage est trop important. Elle s'enferme dans son monde, les troubles du comportement se multiplient, les retards de langage, de motricité s'accroissent... Je veux la comprendre et l'aider.

Je demande l'avis de plusieurs professionnels de santé (médecin, pédiatres...). Je n'obtiens que des réponses du type : « Madame, laissez votre enfant évoluer à son rythme ! » Ou encore : « Pourquoi voulez-vous absolument que votre fille fasse de la trottinette ? » C'est tout ce que le médecin a retenu de notre échange alors qu'au quotidien nous mettons au moins quinze minutes pour descendre les quatre étages de notre immeuble ! Ma fille n'a pas la notion du danger ; elle est dans sa bulle et ne s'exprime qu'avec un seul mot : « veux ». J'ai l'impression qu'on me prend pour une folle et que personne ne me croit... Je suis perdue ! Je fais alors mes propres recherches sur le net – j'ai toujours aimé lire sur les sujets de la santé, la psychologie. Je commence à me faire une idée de ce qui ne va pas. J'espère me tromper !

Ça m'effraie, mais je dois continuer mes démarches. Dans ce parcours du combattant, mon mari et mes enfants sont à mes côtés... heureusement. J'appelle tous les numéros d'orthophonistes que j'ai trouvés : aucune place disponible. L'une d'elles m'inscrit sur une liste d'attente d'un an ! En attendant, ma fille intègre une association qui propose

des activités manuelles et sensorielles, et qui respecte le rythme de l'enfant. Tout pour plaire à ma princesse qui s'épanouit dans un sport, le Meslek Combat. Elle s'ouvre peu à peu aux autres.

Je continue à m'informer pour l'aider au mieux et ne pas perdre de temps : plus je l'aiderai tôt, mieux ma princesse évoluera. Grâce à de magnifiques personnes, telles que Djamel B. (éducateur sportif de Meslek Combat formé à l'autisme), Daoud Tatou (que je vous laisse découvrir dans le film *Hors Normes*), ou Lynda (de l'association All Inclusive à Saint-Denis), je suis conseillée et aidée.

Le diagnostic

Un an après, l'orthophoniste me rappelle comme convenu. Je suis ravie, mais pas pour longtemps. Mme J. nous reçoit, ma fille et moi. Je lui réexplique l'évolution de ma princesse, tout ce qui nous inquiète. Elle l'observe pendant quelques séances, mais reste silencieuse. Je sens de l'inquiétude ; elle nous laisse sans réponse elle aussi. Me voilà au point de départ. Elle me propose d'aller voir sa collègue qui a plus d'expérience. J'accepte tout de suite : ma fille a besoin qu'on la comprenne pour avancer ! Je me souviendrai à tout jamais de cette merveilleuse dame, souriante et bienveillante, qui me dit, après avoir vu ma fille une seule fois : « Vous avez raison de vous inquiéter pour votre fille. Je vais vous aider. » Je ne suis pas folle ! Quelqu'un me croit enfin ! Elle nous informe, nous oriente pour les démarches à effectuer. Il faut d'abord prendre rendez-vous en psychiatrie ; les délais sont très longs, au minimum dix à douze mois.

Ce jour arrive, mais ce n'est pas fini. Après la consultation, le médecin nous oriente vers

un centre de référence d'autisme et, là encore, l'attente est de douze à dix-huit mois !

Nous comprenons alors que ce n'est que le début d'un long parcours. Ma fille grandit et nous suivons le conseil de notre nouvelle orthophoniste de mettre en place toute la prise en charge nécessaire avant même le diagnostic (les rendez-vous sont pris avec la psychomotricienne, l'orthophoniste, l'orthoptiste, la psychologue). C'est important pour le bien-être de notre princesse, pour l'aider à évoluer. Du reste, après quelques séances chez tous ces praticiens, nous remarquons très vite les progrès : elle commence à s'exprimer avec des phrases courtes, à rester assise plus d'une demi-heure en effectuant un travail, à jouer avec les autres (c'est elle qui est en demande d'amis)... C'est ma championne ! Enfin, après des consultations tous les après-midi pendant une semaine en hôpital de jour, le diagnostic tombe. Le chef de service nous reçoit en moins de trente minutes pour nous annoncer que notre princesse, alors âgée de cinq ans, est autiste et qu'il faut réfléchir à son orientation, ce qui revient à la mettre dans un IME (institut médico-éducatif). Comment ? Pourquoi ? Autiste ? IME ? Est-ce une maladie ? Va-t-elle disparaître ? Comment aider ma princesse ? S'il vous plaît, aidez-nous !

Après le diagnostic, une série de questions, le soulagement de pouvoir poser un mot sur ce dont souffre ma fille et, en même temps, cette crainte de l'inconnu pour sa vie future. Suite à ce rendez-vous, je comprends que ma fille ne rentre pas dans le moule de la société ! Voilà pourquoi on m'a dit de penser à l'orientation ! Mais ma fille est une championne, laissons-lui l'opportunité de nous montrer de quoi elle est

capable. Elle n'ira donc pas dans un IME pour le moment. Je veux qu'elle puisse continuer à découvrir l'école et, si elle ne s'y sent pas bien, alors on pensera à une autre solution. Ma fille entre alors en grande section de maternelle. Sa maîtresse bienveillante s'investit, s'adapte à son niveau. Elle continue de progresser – les enfants autistes apprennent beaucoup par imitation ; le fait d'être avec des enfants « typiques » l'aide à progresser ; elle est heureuse. Quelle joie de la voir épanouie !

Un monde inadapté

Vivre au quatrième étage n'est pas adapté à notre enfant. Nous déménageons donc et la changeons d'école... Sa scolarité en est profondément affectée ! Ma princesse, qui jusqu'à ce jour était heureuse de retrouver le chemin de l'école, devient agressive, multiplie les crises sur le trajet... Je comprends très vite que le problème vient de sa maîtresse. Je lui en parle et lui raconte le fonctionnement de ma fille. Il y a autant d'autismes que d'autistes. Je propose de la mettre en contact avec l'orthophoniste afin de l'aider à mieux la prendre en charge, aux côtés de son auxiliaire de vie scolaire individuelle. Mais, selon elle, tout va bien. Il y a pourtant des périodes où il est impossible de la laisser à l'école tellement les crises sont fortes. Elle se sent vraiment mal... Et en classe, rien ne va plus. Selon sa maîtresse, elle ne fait aucun progrès. Ce qui est faux : nous voyons bien à la maison que, grâce à l'école et à ses activités, elle est plus calme, elle connaît et reconnaît l'alphabet, ainsi que les chiffres jusqu'à dix ; elle a appris des comptines et des poésies, et elle s'exprime de mieux en mieux...

Je prends conscience de la souffrance de

ma fille à l'école. D'autant que les humiliations se multiplient : la maîtresse refuse de remplir son livret ; on lui interdit de participer à des sorties... Pourquoi cet acharnement envers ma princesse, si naïve, aimante, câline, souriante et blagueuse. Elle cherche juste à découvrir le monde, un monde pourtant rempli de haine, surtout envers les personnes différentes et en situation de handicap. Au secours ! Je souffre pour elle, je souffre de toutes ces injustices, je ne suis qu'au début de ce long combat, mais j'en apprend tellement.

Ma fille, mon amour, tu m'as fait évoluer, tu m'as tellement appris. Je me battrais jusqu'au bout pour faire valoir tes droits ; ta famille ne te lâchera pas. Continue tes efforts, ma princesse, ma championne. Et n'oublie jamais : TU ES EXTRAORDINAIRE. //

AUTISTES*

PAR KAMEL R.

Ô que le ciel est bleu !
La prunelle de mes yeux
Fait partie de ce décor fabuleux
Ce bleu est si merveilleux
Il représente la joie et l'insouciance
De ces enfants « différents », pleins de patience
Toi, ma vie, mon oxygène
Ton comportement extraordinaire qui gêne
Des personnes sans cœur versent leur haine
Vu que tu es dans ta bulle pleine
De ton autisme tu te sers comme une arme
Tels les pics d'un hérisson, verseront des larmes
De regrets, ô que les regrets rongent les âmes !
Tu t'isoles pour fuir les sarcasmes
Par ton flapping**, tu voles dans ton imagination
De ton écholalie*** tu as fait ton expression
Tes cris, tes tristesses, tes joies et tes rires
Tu les exprimes pour ne pas frémir
Tes parents seront à tes côtés
Pour qu'au fond tu ne sois pas déboutée
Aux personnes qui se battent jour et nuit
Pour que les autistes aient des droits et pas d'ennuis
France, ton retard est intolérable pour cet handicap
Tu as perdu le cap ?

Regarde, Belgique et Suisse, tes voisines
Leurs prises en charge ont été mises, sans épines
Réveille-toi, les associations font ton travail
Elles veulent t'aider à te remettre sur les rails
Silence des justes, All Inclusive
Sont des associations au cœur exclusif.
Ces expériences que je vis dans ma chair
Me font grandir et me donnent des repères
Princesse, ton monde est telle une île
Qui flotte dans un océan qui empile
Les tumultes de la vie bien existants
Où les requins sont nombreux et humiliants
Lorsque je marche sur ton îlot
Je m'isole avec toi dans mes sanglots
Tu me rassures et comprends mes peines
Ta planète est bien meilleure que la mienne.

* Sabah a invité son mari à participer au journal en publiant l'un de ses poèmes.

** Action de battre des mains ou des bras de manière rythmée.

*** Trouble du langage qui consiste à répéter les dernières syllabes ou les derniers mots qui viennent d'être prononcés par un interlocuteur.

TOUT VA BIEN !

PAR SONIA

Internet est le plus gigantesque réseau que l'homme ait construit. Il relie les humains et leurs machines les uns aux autres et permet les échanges de données (data). Ce réseau s'étend sous la mer, sous la terre, dans nos villes... C'est un réseau physique constitué de câbles sous les océans, de cuivre sous la terre, de fibre optique, d'antennes 4G, 5G, de satellites...

Tandis que sous la mer traînent d'énormes câbles en cuivre abandonnés car jugés trop lents à délivrer l'information aux utilisateurs impatientes que nous sommes, Elon Musk (Tesla) est déjà occupé à envoyer sa constellation de 42 000 satellites pour offrir un service internet à haut débit partout sur la planète. Évidemment, Jeff Bezos (Amazon) a également prévu de déployer sa propre constellation de satellites afin de proposer lui aussi son réseau donnant accès à Internet. Dans cette course, la stratégie économique de l'Union européenne débute à peine que, déjà, il n'est plus possible pour les scientifiques d'observer le ciel sans être incommodés par les lumières des satellites.

Mais tout va bien !

À grand renfort de marketing, nous sommes parvenus à dématérialiser Internet, à oublier les matières premières nécessaires à nos échanges virtuels et l'impact écologique et humain du numérique.

Sur ce réseau, quelque 20 milliards de machines électroniques sont connectées (PC, smartphones, consoles, robots cuiseurs...), constituant l'IoT (Internet des objets). Nos réfrigérateurs, fours et machines à laver connectés passent les commandes directement auprès des plates-formes. Chez Amazon, mon



« C'est le dollar qui mène le monde »

lave-linge achète seul sa lessive avant la fin du paquet. Sur la planète, une personne sur trois n'a pas accès à l'eau salubre.

Mais tout va bien !

Grâce à des éléments de langage, des mouvements de mode, d'icônes du sport ou de la musique, de la publicité de plus en plus efficace... on nous vend du rêve et des appareils connectés toujours plus intrusifs et lucratifs pour qui saura jouer du marketing et des neurosciences.

Regardons ces assistants vocaux toujours en veille attendant sagement les instructions dans nos salons, nous écoutant constamment et renseignant à nos frais leurs concepteurs. Ces derniers, des groupes transnationaux, feront appel, une fois les profits engrangés, à d'excellents fiscalistes leur permettant de minimiser les impôts payés aux États. C'est pourtant l'impôt qui doit permettre auxdits États de réduire les écarts sociaux en contribuant à améliorer notre quotidien en matière de santé, d'éducation...

La fracture numérique, l'illectronisme, accentue encore les écarts dans la société.

Mais tout va bien !

Il y a aussi ces applications, ces jeux ou réseaux sociaux dits gratuits, dont le modèle économique est double. À la fois ils ont pour objet de nous satisfaire avec du contenu agréable, propulsé sur mesure par l'algorithme

pour nous fidéliser et nous maintenir le plus longtemps captifs afin de vendre notre temps d'attention au plus offrant. Mais ces réseaux ou applications permettent également à leurs éditeurs de connaître nos habitudes, nos occupations et nos pré-occupations... Ainsi, nous sommes toujours mieux profilés afin qu'ils fassent de nous des produits identifiés, localisés... Puis ils revendent nos profils sur ce marché en plein essor. Mais tout va bien !

Avec les avancées des sciences cognitives et comportementales, les techniques de manipulation progressent : économie du temps, c'est le consommateur qui fait le boulot aux bornes électroniques. Le nudge¹, par exemple, cherche à provoquer des comportements ciblés de la part des citoyens. Économie de l'attention, avec près de quatre heures par jour en moyenne dans le monde passées sur les smartphones, dont la moitié sur les réseaux sociaux. Notre attention est le bien rare que les acteurs du numérique se disputent. C'est le produit qui rapporte des milliards. Près de la moitié de la population mondiale vit dans une extrême pauvreté, avec moins de 2 dollars par jour. Ça va toujours ?

*Technique pour inciter des individus ou un groupe humain à changer tels comportements ou à faire certains choix sans être sous contrainte ni obligation, et qui n'implique aucune sanction.

LA FLAKKA, LE SEL DE LA MORT

PAR SEDIA QUESLATI

Je travaille à Épinay dans une clinique spécialisée dans l'addiction. Je vois tous les jours les dégâts que provoquent l'alcool, la cocaïne, etc. Mais aujourd'hui, c'est sur le fléau de la flakka que je veux alerter. Ayant l'apparence de sels de bain, cette drogue est un dangereux stimulant, principalement fabriquée en Chine, qui gagne en popularité aux États-Unis et en Europe, notamment en Angleterre et en France. Généralement fumée, elle peut être aussi avalée ou injectée. Elle est plus addictive et bien moins chère que la cocaïne et entraînerait des conséquences dévastatrices.

Vendue sur Internet, environ 4 euros la dose, elle n'attire pas l'attention aux douanes, ou très rarement. Avec ses propriétés hallucinogènes, elle provoquerait de puissants délires en plus de décupler la force physique. Souvent consommée dans les milieux festifs, cette drogue a tendance à libérer les pires instincts et peut parfois provoquer des états délirants amenant les consommateurs à des actes violents. Tel ce fait divers en Floride où un jeune homme de dix-neuf ans a été arrêté par la police sur le lieu d'un double homicide. Il était en train d'arracher avec ses dents

des morceaux du visage de l'une de ses victimes tout en poussant des grognements. Il avait consommé de la flakka.

Les Hôpitaux de Paris alertent sur les risques cardiovasculaires chez les jeunes adultes, l'apparition de tics moteurs au niveau des lèvres et des yeux, des états de panique et une paranoïa pouvant dégénérer en psychose. Malheureusement, l'usage nocif de cette drogue n'est pas assez évoqué auprès des jeunes. Parlons-en maintenant, car ils sont consommateurs de plus en plus tôt et bien trop curieux... /



À NOS MÉDIATHÈQUES DE QUARTIER

PAR JOËLLE D.

**La médiathèque, c'est aussi
« hors les murs », dans un square ou un parc,
pour mieux se faire connaître
et rencontrer les habitants de notre quartier.**

J'ai choisi le métier de bibliothécaire parce que je souhaitais travailler dans un milieu culturel en lien avec le public, dans un lieu ouvert à tous. Lorsque j'étais enfant, il y avait des livres à la maison ; ils tenaient une place importante dans ma vie. Et quand ma fille était petite, on allait à la bibliothèque. C'était un moment ludique, une parenthèse dans notre existence.

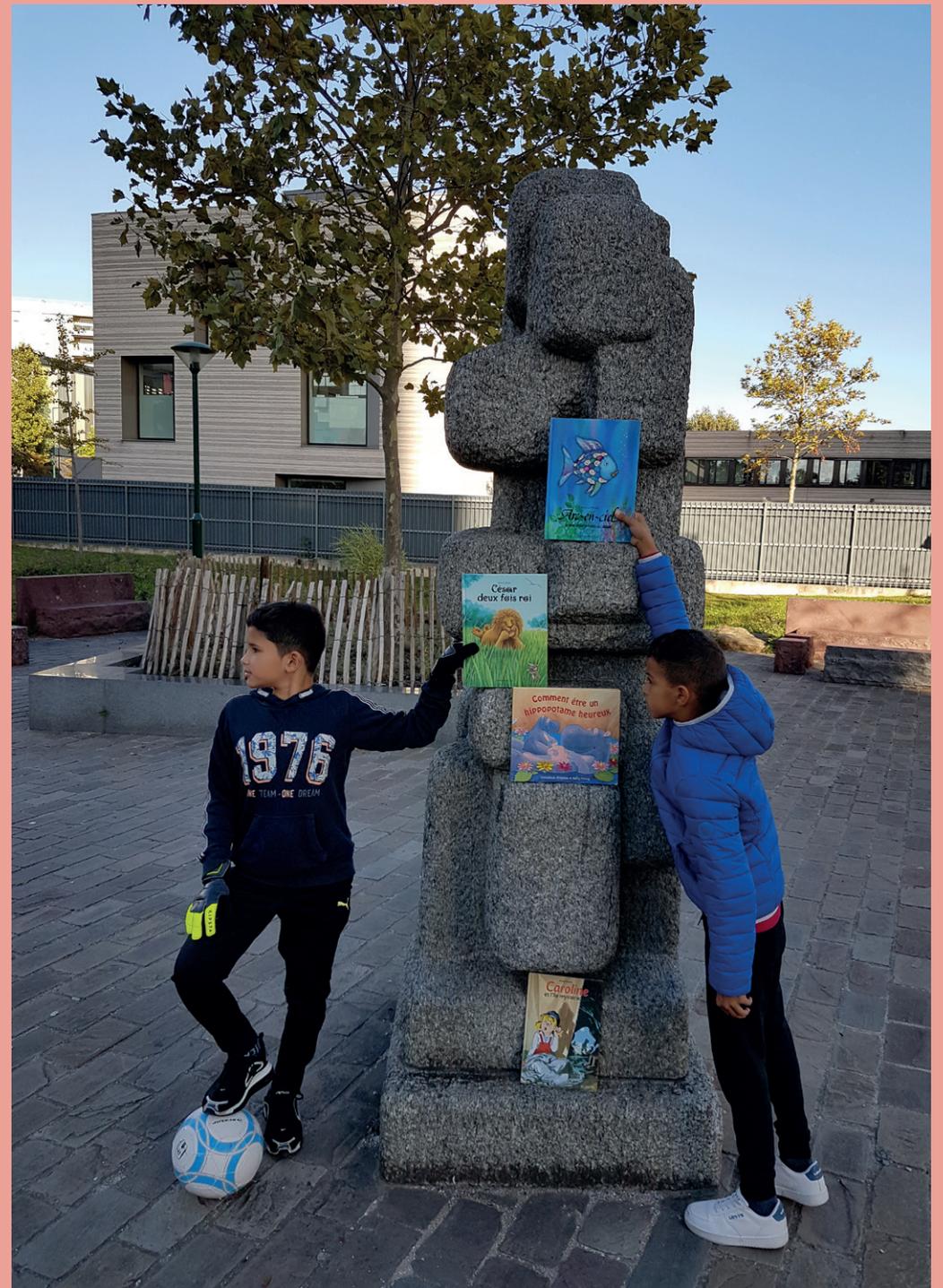
Je suis donc devenue bibliothécaire... Actuellement, je travaille dans une médiathèque à Épinay. Au quotidien, mes missions consistent à mettre en avant la lecture auprès des jeunes, concevoir des animations pour valoriser les collections qui reflètent la société actuelle, accueillir les classes primaires et maternelles, organiser des activités culturelles pour faire découvrir un auteur, un illustrateur, une œuvre musicale, etc. Mais aussi je range, nettoie les documents, les classe par thématique (cuisine, bricolage, dessin, jardinage...) et par pôle d'intérêt (tel que « santé et vie pratique »).

Je fais le prêt/retour chaque jour, lorsque l'on est ouvert au public. J'accueille, je renseigne, j'explique le fonctionnement, j'aide à la recherche de documents – un moment enrichissant et plaisant. Je gère également les différents espaces : l'étagère en libre-service, qui comprend des jeux de société, l'espace numérique, l'espace de convivialité avec des revues que l'on peut lire sur place, un espace de travail où chacun peut venir étudier. J'apprécie de travailler avec un jeune public, de partager avec eux des moments de lecture et des activités ludiques, de participer à des ateliers animés par des auteurs/illustrateurs. J'aime voir des enfants et des adolescents arriver avec le sourire dans nos murs. Et surtout j'aime les voir revenir.

Parfois la gestion du public est difficile. Faire respecter les règles pour que chacun puisse cohabiter dans l'espace n'est pas toujours aisé. Mais, contrairement à ce que l'on croit, une médiathèque n'est pas un en-

droit silencieux, c'est un lieu de vie avec des familles, des enfants. C'est un métier valorisant, car il me permet de conseiller les utilisateurs, de mener des projets d'animation dans un quartier multiculturel, de transmettre le plaisir de lire en mettant en avant l'aspect ludique de la lecture. Ici, pas de pression : on ouvre un livre si on en a envie, on prend son temps, on joue, on discute, on se rencontre. Mais les médiathèques, ce sont aussi des lieux de vie culturelle intense, avec des conférences, des projections de films, des apéros autour d'un thème musical, des concerts en partenariat avec des associations, des débats, des expos, des espaces de travail, des ateliers « conversation » pour l'apprentissage du français...

J'espère que cette petite présentation vous donnera envie de nous rencontrer et de pousser la porte des médiathèques de quartier... On vous attend. /



MA VILLE AMIE, PARFOIS

ENNEMIE

PAR E.K.

Ma ville, cette ville dans laquelle j'ai débarqué à l'âge de trois ans, celle dans laquelle j'ai suivi toute ma scolarité, de la maternelle au lycée. Cette ville où je me suis mariée et où j'ai élevé mes enfants.

Je me souviens qu'en classe de troisième, au moment de l'orientation, mon père ne voulait pas que l'on ait à prendre les transports. Nous avions plutôt intérêt à avoir de bons résultats pour pouvoir intégrer le lycée général de notre chère ville. Après l'obtention du baccalauréat, même scénario : nous devons intégrer l'université la plus proche. Au final, pendant quarante ans, j'ai fréquenté les mêmes endroits, les mêmes personnes, les mêmes institutions.

J'ai pu observer l'évolution des habitants de notre quartier : certains s'en vont ; d'autres arrivent et repartent aussitôt ; et il y a ceux qui restent. Au début de notre relation, avec mon mari, on se disait qu'on allait habiter près de nos parents respectifs, « plus pratique » avec des enfants. Et puis on avait tout à proximité : écoles, commerces, hôpitaux, services publics...

La mixité sociale de notre quartier a elle aussi bien évolué. Avant, nous côtoyions des personnes de toutes origines, même si celles issues de l'immigration constituaient une minorité. Aujourd'hui, on a plutôt l'impression d'être parqués entre communautés. Heureusement, la vie d'une cité a aussi ses avantages, comme le partage, l'entraide...

Quand notre premier enfant est né, nous avons essayé de lui donner la meilleure éducation possible. Avec nos petits moyens, nous parvenions tant bien que mal à lui faire découvrir un maximum de choses : activités culturelles, sorties, vacances, tout ce qui pouvait contribuer à son épanouissement. Je crois que je ne voulais pas reproduire ce que, malgré eux, mes parents n'avaient pas pu nous apporter et qui, aujourd'hui encore, nous empêche de nous ouvrir au monde extérieur, au-delà de notre banlieue.

Malgré le manque de confiance en moi, j'essaie d'inculquer à mes enfants cette envie d'ailleurs, de découvrir d'autres horizons. Mais cela reste compliqué. J'ai pu le constater lorsque mon enfant, alors en classe de troisième, a dû s'orienter pour

la suite de ses études. Avec un parcours jusqu'alors exemplaire, son collège lui a proposé d'intégrer un dispositif « Tremplin pour le lycée », lui permettant d'accéder à un établissement parisien réputé. Belle occasion de « s'évader ». Je décide alors de le motiver, même si, avec son père, nous étions en désaccord. Je finis par le convaincre.

Durant une année, chaque mercredi, il a pris les transports, visité des musées et autres monuments, assisté à des pièces de théâtre. À toutes les vacances, une semaine était consacrée à des stages intensifs d'anglais. Le tout avec l'accompagnement du lycée, dans le but de l'enrichir culturellement. Moi, en tant que mère soucieuse du moindre détail, je veillais aussi à ce qu'il porte une « tenue correcte » pour se rendre au lycée. Il fallait surtout éviter le « jogging-baskets », cliché des collégiens de banlieue.

Arrivé en fin d'année, mon fils ne fut pas admis. Bien sûr, dans ce genre de lycée, la compétition est rude et on ne garde que les meilleurs, mais je me dis aussi que peut-être il ne s'est pas assez impliqué dans ce projet, ce qui aurait

pu être déterminant pour sa sélection. En discutant avec lui un soir, j'apprends qu'en fin d'année un professeur de cet établissement avait demandé à chacun s'ils étaient prêts à intégrer ce lycée tant convoité. Sa réponse : « Je ne sais pas. » Voilà comment, en quelques mots, sa potentielle place fut cédée.

Mon enfant avait peur de se retrouver avec des élèves d'un autre milieu social que le sien, peur des professeurs, peur de prendre les transports. Il avait peur de ne pas se sentir « chez lui » ou pas « comme les autres », peur de « réussir » ou « de ne pas réussir » au milieu des enfants issus de l'élite. Ma peine est encore palpable aujourd'hui, surtout après ces deux dernières années de crise sanitaire, quand on voit le fossé qui se creuse entre deux mondes, celui des gens bien nés et celui des autres.

Malgré tout, nous continuons à faire en sorte qu'il puisse réussir dans son lycée, celui de notre ville. Et surtout qu'il puisse s'orienter vers un métier dans lequel il s'épanouira et s'ouvrira pleinement. /



Illustration de Mouna

« NOUS, MÈRES »

PAR SAMÉLI



Illustration de Mouné

En tant que maman, j'essaie en permanence de m'investir dans la vie sociale et scolaire de mon enfant, qui a la liberté de me dire ce qu'il veut... ou de me cacher les informations de son choix ! Comment, par exemple, être au courant de ce qui se passe derrière le mur de l'école après y avoir déposé mon enfant ? Rien que pour savoir si mon fils a bien mangé à la cantine, je dois le soumettre à un interrogatoire intensif... pour découvrir qu'il n'a mangé que du pain !!!

Quand la maîtresse daigne venir me voir, c'est uniquement pour me rapporter un souci de comportement ou un manque de travail, ce qui crée une certaine appréhension à communiquer davantage. Je suis le genre de maman un peu « envahissante ». Du coup, je n'ai absolument aucun scrupule à interpellier la maîtresse à la sortie de la classe (au minimum une fois par semaine), pour faire un petit bilan sur le comportement, le travail et l'intégration de mon fils au sein de sa classe. Mais je ne vous cache pas que je sens parfois un léger agacement de sa part quand elle m'aperçoit !

La première semaine après la rentrée, mon fils s'est battu deux fois pendant la cantine. Je suis allée voir la maîtresse pour lui dire que c'était quand même beaucoup. Elle a répondu : « Le midi, ce n'est pas moi qui surveille les enfants, voyez avec les animateurs ! » La deuxième semaine, un garçon de CM1 a mis un coup de poing à mon fils (qui est en CE1), toujours à la

cantine. J'étais donc dans l'obligation de m'adresser directement à la directrice de l'école. Je lui ai fait part de mon mécontentement face au manque de surveillance et d'attention des animateurs lors de la restauration scolaire. Et comme la maîtresse la semaine précédente, elle m'a répondu : « Le midi, ce n'est pas moi qui surveille les enfants, adressez-vous aux animateurs ! »

En sortant du rendez-vous avec la directrice, mon fils m'a montré le garçon en question, accompagné de son papa. Étant donné la réactivité du personnel enseignant face aux conflits entre élèves, j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allée directement lui raconter l'altercation entre nos enfants. Nous avons réussi à communiquer avec diplomatie, tout en demandant à nos enfants de s'excuser et de se serrer la main.

Conclusion : quand nos enfants ont des soucis au sein de leur établissement scolaire, il est plus efficace de les régler soi-même ! Mais est-ce vraiment normal ? Faut-il s'investir davantage au sein de l'école ? Est-ce que cela changerait vraiment la donne ? Pour s'engager en tant que parent d'élève, il faut aller aux réunions... qui se déroulent toujours après 17 h 30 (et de préférence sans enfants !). Je veux bien m'investir, mais je fais quoi de mon fils de 17 h 30 à 19 heures ? La seule solution que j'ai trouvée pour le moment : continuer de me comporter comme un garde du corps avec mon fils et scruter le personnel éducatif. Que ça leur plaise... ou non !

AIE CONFIANCE !

PAR ASMAE

Aujourd'hui je souhaite partager avec vous une expérience de maman. Je suis mère de trois enfants et j'habite à Épinay-sur-Seine où ils sont scolarisés. Ma fille de sept ans a toujours eu du mal à s'exprimer et à participer en classe. « Elle n'a pas confiance en elle, elle est sûrement capable de faire bien mieux, mais il faut qu'elle gagne en assurance. Elle doit poursuivre ses efforts en participant », m'a dit un jour la maîtresse. J'étais très inquiète. Lorsque j'ai demandé à ma fille ce qui se passait, elle m'a répondu qu'elle avait du mal à s'intégrer à cause de sa timidité. Elle avait peur de participer et de donner une mauvaise réponse. Il lui arrivait de ne pas comprendre le cours et elle n'osait pas demander plus d'explications.

J'en ai parlé avec des travailleurs sociaux de la mairie d'Épinay-sur-Seine, qui m'ont orientée vers le Programme de réussite éducative (PRE). C'est un suivi personnalisé pour aider les enfants et les jeunes à réussir ; la durée des parcours varie en fonction de la complexité des difficultés rencontrées par l'enfant. Il a pour but la prise en charge individualisée à partir de deux ans. Il s'étend ainsi de l'école maternelle au collège et propose une approche globale. Les équipes qui le composent travaillent principalement sur quatre axes : identification de la situation ; proposition d'un parcours éducatif adapté ; suivi et évolution de l'enfant. Pour chaque PRE, un coordinateur est chargé d'articuler le parcours et d'assurer

le suivi individualisé des enfants bénéficiaires en proposant des aides dans différents domaines (scolaire, social, sanitaire, culturel et sportif). Pour ma fille, le programme a duré une année, de 2019 à 2020. Durant cette période, elle a notamment suivi des cours avec une psychomotricienne qui lui a fait faire du yoga et de la danse. Tous les quinze jours, elle voyait également la coordinatrice, pendant environ une heure et demie, pour faire des jeux de société, des jeux de mémoire et de stimulation, développer sa motricité et sa socialisation avec des pairs.

En 2020, après que l'année scolaire a commencé, j'ai demandé au maître de ma fille comment elle se comportait avec ses camarades, comment elle travaillait en classe, etc. « C'est une élève volontaire, m'a-t-il répondu. Elle maîtrise correctement l'ensemble des compétences. Elle s'investit en classe avec une grande motivation et du sérieux. Elle s'adapte vite et bien à ses camarades. »

Il a conclu ainsi en s'adressant à ma fille :

« Je te félicite, tu fais du bon travail. »

C'est à ce moment-là que j'ai évalué les bienfaits du PRE : il y a eu une nette amélioration au niveau de la participation et du partage.

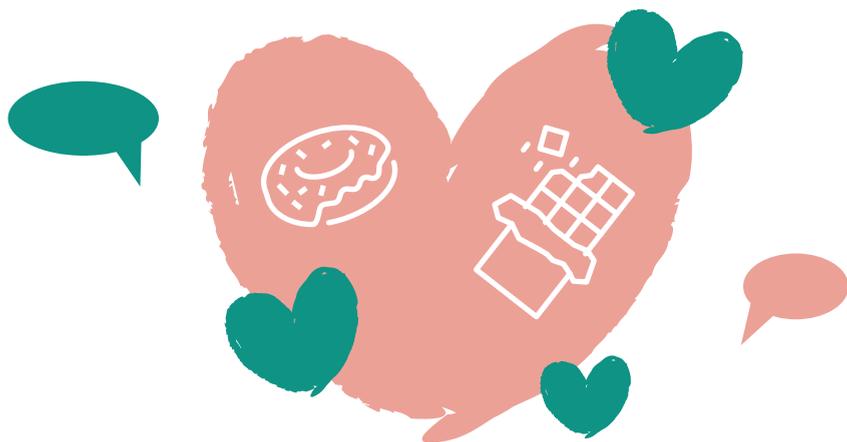
Désormais, ma fille s'exprime facilement et parle avec tout le monde.

Le programme lui a permis de s'ouvrir aux autres et de mieux travailler en classe. Elle fait ses devoirs toute seule, elle est plus organisée. En quelques mois, elle est passée de timide à bavarde. Elle me dit : « À chaque fois que je sors d'une séance, je suis gaie, je rigole. Je suis contente parce que j'ai gagné à un jeu de société ou j'ai réussi un jeu de mémoire... Tout ça m'a permis de gagner en confiance et en autonomie. »

Aujourd'hui ma fille va bien, et moi aussi. J'en suis très fière. Cette évolution, nous la devons au PRE. Je conseille vivement aux parents d'enfants qui rencontrent des difficultés à l'école ou à la maison de faire appel à ce dispositif.

Car c'est grâce à la confiance en soi que l'on peut devenir maître de son destin. /





**Aucune séance ne s'est déroulée sans partage
de pâtisseries ou de chocolat.
Et c'est aussi le souvenir que je garderai
de ce travail : des moments doux et sucrés.
Des moments de sororité !
A.D.**

« Nous, femmes des quartiers » est une déclinaison de la collection « Nous, jeunes », conçue pour donner la parole en direct à des franges de la population souvent stigmatisées. De ces journaux pliés, rédigés et illustrés par un groupe d'une dizaine de rédacteurs et rédactrices, émanent des histoires de vie, porteuses de sentiments, wd'émotions et de valeurs qui nous maintiennent en éveil.

Henry Dougier, concepteur de la collection « Nous, jeunes »

Anne Dhoquois, coordinatrice de la collection et journaliste

Émilie Prat, maquettiste

Alice Breuil, correctrice

Dessin de couverture : Inass

Date de parution : janvier 2022

[NOUS]
FEMMES DES QUARTIERS



979-10-312-04512



ateliershenrydougier.com

Avec le soutien de :



AGENCE NATIONALE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES

